

Nous sommes le 27 novembre 1882, Gambetta a écrit à son amie de venir à la soirée à Ville d'Avray pour continuer à préparer leur installation.

Le général Thoumas venu dès le lundi va partir. Toute la matinée Gambetta a causé « militaire » avec ce brave et solide soldat.

Le général Thoumas se lève :

« Restez-nous à déjeuner mon cher Thoumas, ma femme sera heureuse de faire votre connaissance. »

« Hélas ! Non, je suis invité à Versailles. »

Il est plus de dix heures et demie, on déjeunera aux Jardies dans une demi-heure. L'amie est dans sa chambre, mettant une dernière main à sa toilette. En attendant le déjeuner, Gambetta se dispose à aller tirer un peu au pistolet dans le jardin. Il monte à sa chambre pour prendre un revolver qu'il a reçu quelques temps auparavant d'un armurier, Claudin.

Gambetta a toujours eu, jusqu'à ce jour comme serviteur, François Robelin, un mobile, qu'il s'était attaché depuis la guerre. François Robelin est l'ordre et l'adresse mêmes et c'est lui, naturellement, qui est chargé de nettoyer les armes auxquelles Gambetta ne touche jamais que pour tirer de temps en temps.

Mais François s'est marié et on a offert une bonne place au ménage. L'amie a son candidat pour le remplacer, c'est Paul. Paul est peu adroit, aussi Gambetta se charge-t-il lui même du nettoyage des armes. Du temps de François les armes sont bien tenues, depuis elles se rouille un peu.

Arrivé dans sa chambre, Gambetta examine le revolver à bascule... Le coup n'est pas parti, et Gambetta l'ignore ; le coup part et pénètre dans la main et va ressortir à cinq centimètres du poignet. Aucun os n'est touché et l'accident est des plus légers.

Un entrefilet du *Petit Journal* donne naissance à la première version de l'Amie de Gambetta. Mais on chuchote sur le mystère des Jardies, sur l'identité de la dame inconnue, sur son rôle auprès de l'homme du jour, Gambetta. Serait-ce une scène de jalousie ? Oui, c'est cela. Et le bruit court.

Le coup de revolver fait sortir de sa chambre l'amie effrayée. Gambetta saigne abondamment tout en assurant que la blessure n'est pas grave. Le sang coule, il a perdu pas mal de sang, lorsque les docteurs de l'hospice Brézin arrivent et procèdent à un pansement légèrement compressif. Une heure plus tard arrive le qui complète le pansement de ses confrères.

La blessure est sérieuse, mais l'état général de la santé de Gambetta qui inquiète. Sous la direction du docteur Lannelongue, la blessure guérit rapidement. Mais à partir de ce jour, 8 décembre d'autres symptômes vont se manifester. C'est après le déjeuner trop copieux du 8, que l'état s'aggrave.

Le 10 décembre, le docteur Lannelongue diagnostique une appendicite (que l'on ne connaît pas encore sous ce nom) qui nécessite une opération, mais se heurte à l'avis des autres médecins. Les jours passent, le 16, les amis trouvent le malade triste et souffrant d'un malaise encore indéfini.

Il ne serait pourtant pas trop tard pour intervenir énergiquement, mais on n'agit pas ! Le 20 décembre, le docteur Lannelongue parle d'une « perforation extra-péritonéale de l'intestin » ; à ce moment le docteur devient suspect à ses confrères et on cherche à l'éloigner. La vérité, c'est que le docteur Lannelongue à raison.

Du 24 au 27, l'état du malade s'aggrave toujours et on ne fait rien. Le 31 décembre, arrive et tous les médecins, sauf Lannelongue, on lui donne du café, de l'eau-de-vie, du rhum, du champagne, qui est rendu. Le dénouement est imminent et la mort arrive sans secousses quelques minutes avant minuit.

Quand nous arrivons à Ville-d'Avray, Rouvier, Barrère, Isambert, Colani et moi, a dit Reinach, tout est fini.

Dans sa petite chambre étroite, Gambetta est étendu sur son lit de mort. La figure rajeunie entre les larges boucles blanches de sa chevelure rappelle l'homme de 1869 d'avant les épreuves de l'année terrible.